

## NOUVELLE LITTÉRAIRE

## La belle au capuchon rouge

Plus loin des vestiges et des décombres entassés sur la colline de Bab El Guissa, et derrière le mur rougeâtre qui séparait la ville en deux, qui servait comme protecteur pendant la période des guerres qu'a connu le pays dans les siècles passés, on entendait la voix du muezzin, qui appelait à la prière d'Al Fajr. Sa voix magique retentit dans mes oreilles jusqu'à nos jours. La ville dormait encore. Dans les ruelles éclairées et à travers la lumière confuse et floue des abajours de la Place Ennajjarin, on comptait quelques personnes, dissimulées dans leurs djellabas, qui se précipitaient pour aller faire la prière. C'est le moment opportun pour demander pardon à Dieu, implorer sa pitié et sa bénédiction.

Comme d'habitude, Hamadi, fier de sa nouvelle djellaba blanche et de ses babouches en cuir jaunes, se promenait à Fes Jdid. Il saluait les grands, taquinait les petits et n'arrêtait pas de draguer les femmes, les belles blanches et rondes. Avec sa beauté qu'il prétendait incomparable, Hamadi était sûr de lui, très sûr même. Au milieu des cris perçants des vendeurs qui appelaient au « réclame », de la foule qui se bousculait, Hamadi se promenait... Au-dessous du capuchon d'un djellaba féminin, il croisa des yeux noirs en amende et teintés de Khôl, qui lui disaient mille secrets. Des yeux d'apparence timides mais suspects. La femme lui souriait et disparaissait dans le sentier étroit qui menait à Jnan Sbil. Hamadi se précipitait derrière elle et essayait de la rattraper quand tout à coup sa mère le secoua en lui disant : « Bouge-toi Hamadi, tu ne vas pas travailler aujourd'hui ». Atomisé, il sauta de son lit, entra dans la salle de bain et claqua la porte derrière lui. Il passait des heures et des heures devant le miroir, à ajuster sa longue moustache, à appliquer la crème sur son corps, à couper ses ongles, à coiffer ses cheveux noirs avant de brosser ses dents à plusieurs reprises. Il se préparait pour une nouvelle journée pleine de promesses. Dans le miroir, il voyait la femme en capuchon qu'il venait de rencontrer dans ses rêves. Hamadi sortait de chez lui ne sachant où aller ni où ses pas le mènent. Il se trouva finalement installé dans le café Sid Lahbib, situé au quartier Mellah, pas loin de Fes Jdid, faisant passer ses souvenirs. Une vie misérable dans une garçonnière avec une mère âgée et un petit frère qui souffrait d'une déficience intellectuelle. L'altération des facultés motrices l'empêchaient de bouger. Il bavait toujours. Il était prisonnier de son fauteuil roulant. Et quand il voulait exprimer ses besoins, il commençait à crier. À cause de son aphasie, il ne pouvait pas parler. Sa mère, en le voyant ainsi chaque jour, dans cet état déplorable, ne pouvait pas empêcher les larmes de descendre comme des flots. De fatigue et d'insomnie, ses yeux étaient devenus tellement gonflés et cernés. Elle se sentait toujours coupable d'avoir donné naissance à un enfant handicapé et qui était condamné à passer le restant de sa vie dans la souffrance. Dans ses yeux larmoyants, on lisait une vague tristesse que nul sur terre ne pouvait combler. Un jour, j'ai acheté un gâteau et j'ai décidé de leur rendre visite. En serrant Hajja dans mes bras, elle, qui se sentait toujours en sécurité avec moi, je lui avait demandé : « Comment va Zakari ? ». Elle me répondait en pleurant :

« Comme d'habitude. Si la médecine n'arrivait pas à le guérir ni même à soulager ses souffrances, il n'y a que la volonté divine qui puisse jouer ce rôle. J'implore Dieu chaque jour, à chaque prière ».

« C'est vrai Hajja, il faut prier pour lui. Et moi aussi, je n'ai pas arrêté de le faire depuis que j'ai commencé à faire la prière. Car j'ai découvert qu'il y a dans la vie des choses et des mystères que ni l'argent du monde, ni le progrès ne pouvaient en guérir. Malheureusement, c'est notre nature, nous les êtres humains. On s'attache trop aux détails et on oublie toujours l'essentiel. Que Dieu aura pitié de nous » Ces mots que Hajja trouvait très touchants la soulageaient énormément. Se basculant sur sa chaise, au coin du café, Hamadi, et dans un va-et-vient constant, contemplait les visages des femmes qui passaient devant lui dans l'espoir de retrouver les yeux de la gazelle dont il avait rêvé. Désespéré, il buvait un deuxième café pour calmer ses nerfs. La nuit commençait à tomber.

Tout à coup, il observait un capuchon rouge d'une femme, qui vérifiait les petites boîtes du Henné étalées devant l'entrée du magasin. La femme, dont on ne voyait pas le visage, prit un paquet et se dirigea vers Bab Essamarine. À pas furtifs, Hamadi la suivait. La prit par le bras et lui demanda :

« Excusez-moi, c'est... vous... ma belle...? » la femme lui répondit énervée :

« Quelle belle, monsieur ? Relâchez mon bras sinon je vais appeler mon mari. »

« Navré lalla, je me suis trompé. Ma belle a un grain de beauté sur la joue droite. Avec tous mes respects... » Répondait Hamadi d'un air sérieux et ferme. Découragé, il retourna à sa place en attendant une nouvelle aventure.

Le même scénario se répétait chaque jour. Hamadi sortait tôt le matin et rentrait très tard le soir. Il avait complètement négligé sa petite famille. Il ne travaillait pas, ne mangeait pas et passait toutes les nuits à faire des cauchemars. Coincé dans cet engrenage infernal, Hamadi lui arrivait parfois de penser au suicide, sans raison apparente. Simplement parce qu'il pensait que toutes les portes étaient fermées devant lui et qu'il ne pouvait rien espérer encore dans cette vie, hélas combien cruelle !

Un vendredi matin, pendant qu'il était en train de finir son thé à la menthe dans son Café préféré, il observa une autre femme avec un capuchon rouge, qui était en train

d'essayer un caftan dans le magasin, en face de lui. À pas discrets et sans lui parler, il devait s'assurer d'abord pour éviter tout problème. Il s'approcha d'elle pour voir ses yeux et son visage. Quand soudain le fou rire le prend. C'était elle. Hamadi lui demanda d'une voix étrange :

« Ça vous va à merveille ce caftan fassi. C'est quoi votre nom déjà lalla ? »

La jeune, en fixant les yeux au sol, répondit timidement :

« Mariem Bent El Haj Driss. Reste loin de moi. J'ai peur que mon père ou quelqu'un de la famille nous voit. Il est très sévère. »

« Oh! Comme le prénom de mon père. Enchanté. Voici mon numéro de téléphone. Tu peux m'appeler demain et on va essayer de se voir dans un coin tranquille, loin des yeux. » Répondait Hamadi.

Mariem et Hamadi se rencontraient en cachette dans la pâtisserie Al Batha, au deuxième étage. Ils prenaient une glace, deux cafés et se dirigeaient après vers la vieille maison, situé au cœur de la Médina ancienne.

Quelques mois après, Mariem constata que son ventre commençait à se gonfler. Elle est devenue nauséuse et vomissait presque chaque jour. Elle ne supportait pas l'odeur des parfums, des repas ni l'haleine de Hamadi. Elle avait très peur.

Si son père le savait, il pourrait la tuer. C'est une question d'honneur de la famille. Pour la sauver, Hamadi décida de la présenter à sa mère, qui jusqu'alors ne savait rien de cette histoire.

« Salam Hajja, je te présente Mariem Bent El Haj Driss. Ma future épouse. Elle attend un bébé. » Disait Hamadi. Stupéfaite et furieuse, la mère lui répliqua :

« Comment tu dis ? Derrière mon dos ? Comme d'habitude, je suis toujours la dernière à le savoir. Tu n'a pas honte ? » Elle rajouta en demandant à la fille :

« Et toi ma fille ? Tu ne souhaiterais pas un jour me voir, hem ? Il t'a dit qu'il n'a pas de famille ? Comment tu tombes enceinte et vous n'êtes même pas encore mariés ? C'est inadmissible. C'est un péché mortel ma fille. Dieu ne pardonnera jamais ce que vous avez fait. Dis-moi ma fille, c'est qui ton père, ta mère ? As-tu des frères, des sœurs ? Vous habitez où ?... »

Mariem répondit timidement :

« Mon père s'appelle Haj Driss, le commerçant célèbre de Boujloud et nous habitons à Derb Salaj »

Hajja lui redemanda :

« Tu veux dire Haj Driss le philosophe, le grand commerçant des plantes médicinales sèches ? C'est ça ? L'homme obèse, têtu et à mauvais caractères ? »

Mariem avoua :

« Oui Hajja, c'est bien lui mon père »

Ébahie et toute pâle, Hajja ne sentait pas la sueur froide qui noyait son corps chétif. Son cœur battait fort et sa respiration accélérée...

« Qu'est-ce que tu as Hajja ? » Lui demanda Hamadi en la tenant par le bras.

« Pitié mon Dieu ! Pitié ! C'est ta sœur mon fils. Mariem est ta sœur. Je n'avais pas le courage de te dévoiler ce secret qui me hantait des années et des années. J'ai pensé que Haj allait mourir et qu'il allait enterrer avec lui ce péché qu'on a commis ensemble. Je n'oublierais jamais cette nuit de l'erreur. J'étais la femme de ménage de ton père. Haj n'était pas encore marié. Il aimait beaucoup les femmes, surtout les belles filles à peau blanche de Moulay Driss et Talaâ. Il était riche et personne ne pouvait l'arrêter ni freiner ses désirs incessants... » Hajja poussa des soupirs puis reprit :

« Un samedi soir, pendant la fête de l'Achoura, j'étais agenouillé en train de savonner le sol de sa grande maison à Derb Salaj. C'est la même maison ou habite ta sœur maintenant. Haj sauta sur moi et commença à me déshabiller. J'ai essayé de me débattre, de crier, mais il était plus fort que moi. Au-dessous de lui, je me sentais étranglée à cause de son corps lourd et inerte. J'avais tellement mal... Il me menaçait de mort si j'ouvrais ma bouche, lui qui était capable de tout. Après quelques mois, j'ai appris qu'il a eu un grave accident de voiture et son espérance de vie était très faible... jusqu'au jour où j'ai rencontré le père de ton frère Zakari. C'était l'homme de ma vie. Il m'a fait oublier tout mon passé. C'était un brave, qui a su conjuguer toute notre existence au présent. »

Devenu furieux, et avant que Hajja finisse son histoire, Hamadi prit une arme tranchante, dégringola les escaliers comme une flèche et disparaissait dans l'ombre. Hajja le suppliait de revenir, mais aucune réponse. Elle ne savait pas que c'était la dernière fois qu'elle allait le voir. Elle a passé le restant de sa vie à le chercher, parmi ses proches, parmi ses amis, ...

Mais Hamadi ne donnait aucun signe de vie. À force de pleurer chaque jour, les yeux de Hajja commençaient à sécher et elle a fini par perdre la vue. Certains disent qu'ils ont vu Hamadi à Madrid en Espagne, d'autres en Italie, d'autres encore à Montréal au Canada... Mais ce n'était que des paroles, paroles... Et paroles. Paralysée sur son fauteuil, Hajja espérait toujours le revoir en vie, sinon au paradis si Dieu entend ses prières et pardonne ses péchés.

Par Mostafa Benfares

